

ANATOLIEN ET TOKHARIEN : DES LANGUES DÉCISIVES POUR LA RECONSTRUCTION INDO-EUROPÉENNE

Georges-Jean Pinault
(EPHE)

Résumé

L'anatolien et le tokharien sont deux branches de la famille linguistique indo-européenne qui furent découvertes après l'achèvement de la reconstruction du proto-indo-européen selon la méthodologie néo-grammairienne. Ces langues présentent nombre de faits qui ne s'accordent pas facilement avec les structures de la proto-langue qui peuvent être reconstruites sur la base de toutes les autres langues indo-européennes. La découverte du hittite a joué un rôle crucial pour confirmer l'existence dans le système phonologique de l'indo-européen de fricatives supplémentaires, appelées laryngales. L'impact de l'anatolien a été certainement plus important, puisque nombre de catégories, qui étaient jusqu'alors attribuées à la proto-langue, en sont absentes. L'anatolien et le tokharien, soit séparément soit par combinaison des données relatives à certains problèmes, ont changé de façon considérable notre vision de la préhistoire des langues indo-européennes dans leur ensemble.

Mots-clés

Anatolien, genre féminin, groupement indo-européen « restant », indo-hittite, laryngales, morphologie nominale, morphologie verbale, tokharien

Abstract

Anatolian and Tocharian are two branches of the Indo-European linguistic family, which were discovered after the completion of the reconstruction of Proto-Indo-European according to the Neogrammarian methodology. These languages show several facts which do not comply with the patterns of the proto-language that can be reconstructed on the basis of all other Indo-European languages. The discovery of Hittite has played an essential role in ascertaining the existence of supplementary fricatives in the Proto-Indo-European phonological system, the so-called laryngeals. The impact of Anatolian is certainly more important, because it lacks several categories that were granted to the proto-language in its Brugmannian reconstruction. Both Anatolian and Tocharian, either separately or in a combinatory way about some issues, have dramatically changed the picture of the prehistory of the Indo-European languages as a whole.

Keywords

Anatolian, Core Indo-European, feminine gender, Indo-Hittite, laryngeals, noun morphology, Proto-Indo-European, subgrouping, Tocharian, verb morphology

§ 1. La reconstruction de la langue appelée par convention proto-indo-européen pouvait être considérée comme achevée à la fin du XIX^e siècle et au tout début du XX^e siècle. Cela ne signifiait pas que tous les problèmes de phonologie et de morphologie étaient éclaircis, mais il était couramment admis que cela n'était qu'une question de temps. La méthodologie mise au

point par les néo-grammairiens à partir de l'année 1875 environ et appliquée aux langues indo-européennes avait permis d'obtenir dans un délai relativement court des résultats solides. Une confirmation éclatante de cette approche rigoureuse de la linguistique historique et comparative, fondée sur la régularité des lois phonétiques, fut donnée par la démonstration que l'arménien constituait une branche indépendante de la famille indo-européenne, et ne se rattachait pas, comme on l'avait cru jusqu'alors, à la branche iranienne de cette même famille. Il apparut possible de rédiger une nouvelle grande synthèse sous le titre faussement modeste de *Grundriss* (« aperçu » ou « précis »), en plusieurs tomes¹, accompagné quelques années plus tard d'une version abrégée². L'inventaire des langues indo-européennes semblait clos, après l'addition progressive de quelques branches aux langues qui avaient servi à fonder la grammaire comparée au début du XIX^e siècle. Il comprenait les langues suivantes : indo-iranien (subdivisé en indo-aryen et iranien), grec, latin et langues italiques, germanique, baltique, slave, celtique, albanais, arménien. À côté de ces branches majeures, on devinait l'existence d'autres parlers indo-européens, à travers des documents épigraphiques rares et controversés, et une documentation latérale sous forme d'anthroponymes, toponymes, hydronymes, etc. Cependant, quelques années plus tard, sur la base de découvertes archéologiques, de nouvelles langues ont été déchiffrées, dont le caractère indo-européen est apparu immédiatement : le tokharien et le hittite, dont les déchiffrements ont été publiés respectivement en 1908 et 1915. De prime abord, ces identifications prouvaient la pertinence de la méthode comparative, dans la mesure où il était possible sans erreur de retrouver des morphèmes de type indo-européen. Cependant, le tableau donné par ces langues était quelque peu déconcertant, si on le confrontait au système phonologique et morphologique qui avait été reconstruit jusqu'alors sur la base de toutes les autres langues, dont les plus anciennes étaient l'indo-aryen ancien (védique, sanskrit), l'iranien ancien (avestique, vieux-perse) et le grec homérique. La suite du XX^e siècle a vu le déchiffrement et l'identification d'autres langues indo-européennes. Les expéditions en Asie Centrale ont révélé, outre le tokharien, d'autres langues moyen-iraniennes (khotanais, sogdien, parthe, moyen-perse manichéen, bactrien), qui ont renouvelé l'histoire de

1 Brugmann 1897-1916.

2 Brugmann 1902-1904.

l'iranien, mais qui n'ont pas d'impact sur la reconstruction indo-européenne ; le déchiffrement du grec mycénien, en 1953, a ajouté une profondeur de six siècles environ à notre connaissance du grec ancien. La connaissance du celtique continental, et donc des langues celtiques antérieures à la conquête romaine, a pu se fonder sur plusieurs inscriptions gauloises et sur les inscriptions celtibères, à partir des années 1970. La dernière langue indo-européenne déchiffrée, en 1992, est le carien, qui se rattache à la branche anatolienne, dont le représentant le mieux connu est le hittite ; il faut immédiatement noter que ce déchiffrement aurait été impossible sans les progrès considérables réalisés entre-temps sur les langues du groupe anatolien. Ces découvertes, bien qu'elles soient toutes très importantes, n'ont pas provoqué un ébranlement comparable à la révélation du hittite et du tokharien, dont l'onde de choc se prolonge dans la pratique actuelle de la linguistique indo-européenne³.

I. VUE SOMMAIRE DE L'ANATOLIEN

§ 2. Il convient de rappeler que le hittite est seulement la mieux connue des langues du groupe anatolien, et qu'il a lui-même une longue histoire, au deuxième millénaire avant notre ère, en écriture cunéiforme : vieil-hittite (1570-1450), moyen-hittite (1450-1380), néo-hittite (1380-1220). Les quatre dernières décennies ont permis d'établir la chronologie interne du hittite, ainsi que ses relations avec les autres langues anatoliennes, à savoir : le palaïte, connu de façon très lacunaire (XVI^e-XIII^e siècles avant notre ère), également en cunéiforme ; le louvite, bien mieux connu, employé largement au sud et à l'ouest de l'Anatolie, et en concurrence avec le hittite en Anatolie centrale (louvite cunéiforme, XIV^e-XIII^e siècles, louvite hiéroglyphique du XV^e au VIII^e siècle) ; au premier millénaire, écrits dans des variétés

3 Plusieurs mois après la présentation de cette communication, j'ai eu le privilège de lire, en mars 2013, une contribution de Jay Jasanoff (Harvard University), sur un sujet très voisin : « The impact of Hittite and Tocharian: Rethinking Indo-European in the Twentieth Century and Beyond ». Je remercie l'auteur de m'avoir permis de lire par avance cette contribution, destinée à un volume collectif en préparation (*Comparative Indo-European Linguistics. International Handbook of Language Comparison*). Par nécessité, nous discutons en grande partie les mêmes faits. Il va de soi que je reste seul responsable du contenu du présent texte.

d'alphabet grec : lycien (v^e-iv^e siècles), lydien (v^e-iv^e siècles), carien (vi^e-iv^e siècles), plus deux autres langues beaucoup plus mal connues pisidien (iii^e siècle) et sidétique (iii^e-ii^e siècles). Par conséquent, il n'est plus possible de citer une forme hittite, et de la comparer directement aux formes d'autres langues indo-européennes, sans être sûr de son ancienneté, et le hittite ne peut pas être identifié au proto-anatolien, seul comparable aux stades les plus anciens des autres branches de la famille. Dans le présent contexte, on a cité seulement des faits hittites dont l'ancienneté est reconnue.

§ 3. En phonologie⁴, le fait majeur est la présence de consonnes inconnues dans les autres langues indo-européennes et notées par l'écriture cunéiforme, qui fut empruntée à l'écriture suméro-akkadienne, au stade vieux-babylonien (xvii^e siècle). La consonne transcrite *h*(*h*) note probablement une fricative vélaire ou pharyngale, d'après la prononciation [x] admise pour le signe correspondant en akkadien, une langue sémitique. Cette consonne se rencontre à l'initiale, *h*-, et à l'intérieur *-h*(*h*)- dans divers contextes, en hittite, louvite, et palaïte. De fait, on doit restituer pour le proto-anatolien deux phonèmes, avec un contraste de sonorité, parallèle à celui entre occlusives sourdes et sonores. Ces phonèmes sont (en partie) préservés en lycien par *χ* /x/, *g* /y/, *k*, *q*, donc par des fricatives vélaïres (voire uvulaires) et des occlusives vélaïres. Ces consonnes **H* (sourde) et **h* (sonore) de l'anatolien sont le reflet de fricatives indo-européennes, qui ont été nommées « laryngales », d'après une identification erronée avec les consonnes « laryngales » des langues sémitiques. Nous reviendrons plus loin (§ 7) sur ce problème. Les occlusives présentent la confusion des sonores aspirées reconstruites pour les autres langues indo-européennes (**b*^h, **d*^h, **g*^h, etc.) avec les sonores (**b*, **d*, **g*, etc.). Conservation du contraste entre les trois ordres d'occlusives dorsales en louvite, sinon confusion des palatales et des vélaïres, comme dans les langues *centum*. Le proto-anatolien conservait les trois timbres vocaliques **e*, **a*, **o* et avait un contraste de longueur dans les voyelles. Dans la plupart des langues anatoliennes, sauf en lycien, confusion de **a* et **o* en /a/ ; confusion de **ā* et **ō* en /a:/. Par conséquent, le hittite, considéré pour lui-même, présentait un vocalisme plus « pauvre » que le grec ancien et, *a fortiori*, que le proto-indo-européen.

4 Cf. Melchert 1994.

§ 4. Du point de vue morphologique⁵, le hittite, comme les autres langues anatoliennes, est une langue flexionnelle et synthétique, à l'instar des langues indo-européennes anciennes. Néanmoins, les différences sont significatives. Voyons d'abord la morphologie nominale. Le hittite n'a que deux genres : animé (ou commun) et neutre (non animé), par contraste avec la quasi-totalité des autres langues indo-européennes, qui ont trois genres : masculin, féminin, neutre. En ce qui concerne le nombre, le hittite conserve la distinction entre pluriel distributif et pluriel collectif (ou compréhensif) des noms animés, e.g. *alpa-* « nuage », pl. nom. *alpeš* « nuages » vs *alpa* « masse de nuages ». Le duel, qui est encore connu par plusieurs branches (indo-iranien, grec, balto-slave, germanique, celtique et tokharien), est inconnu comme catégorie vivante. Il n'est plus représenté que par des formes figées, qui sont traitées synchroniquement comme des formes de collectif pluriel, pour les noms de parties du corps, e.g. louv. cun. *iššara* « mains », hitt. *šākuwa* « yeux ». Cas : nominatif, vocatif, accusatif, génitif, allatif (directif), datif-locatif, ablatif, instrumental. Le vocatif ne se distingue du nominatif qu'au singulier. Les désinences d'ablatif et instrumental valent pour le singulier et le pluriel. L'allatif n'apparaît qu'au singulier. L'instrumental et l'allatif ne survivent plus en néo-hittite que dans des expressions isolées. L'indifférence au nombre de l'ablatif (hitt. *-(a)z*, *-za*) et de l'instrumental (hitt. *-it*) s'explique par leur caractère originellement adverbial, et l'on constate en effet que d'autres langues ont employé des suffixes adverbiaux dans cette partie de la déclinaison, cf. ablatif skr. *-tas* (< **-tos*, cf. lat. *-tus* dans des adverbes), gr. *-θεν*, *-τι*, *-θα*. Inversement, une finale, dont la restitution est controversée (probablement **-eh₂*, bien que **-h₂e* ou **-ō* soient concevables), qui semble fournir des adverbes dans d'autres langues, exprime un cas indépendant, distinct du datif-locatif en *-i*, l'allatif (ou directif) en *-a*, spécialisé pour le lieu visé avec mouvement, équivalent de l'accusatif directif des autres langues. Le fait le plus frappant est l'absence des désinences en **-bh^o* ou **-m^o* connues par les autres langues au pluriel, instrumental (véd. *-bhiḥ*, arm. *-bki'*, lit. *-mīs*, v. sl. *-mi*, germ. **-miz*), datif-ablatif (véd. *-bhyah*, lat. *-bus*, v. sl. *-mŭ*, lit. *-mus*). Cela dit, l'inventaire des cas et leur caractère flexionnel sont familiers. On doit observer une innovation par rapport à l'état reconstruit pour le proto-indo-européen : il existe un ergatif, employé par un nom neutre quand

il y avait 2 § 3, cela m'a obligé à renuméroter, attention aux renvois décalés

5 Cf. Hoffner et Melchert 2008.

il est sujet d'un vers transitif, exprimé par le suffixe anat. **-ant-* ajouté au thème faible + désinence de nominatif animé, e.g. hitt. *tuppi* « tablette », erg. sg. *tuppianza* (< **-ant-s*), *uttar* « mot », erg. pl. *uttanānteš*, *wādar* « eau », pl. *widār*, erg. sg. *witena(n)z*, erg. pl. *witenanteš*. Il s'agit d'un exemple d'ergativité partielle ou clivée (*split ergativity*)⁶. En ce qui concerne les pronoms, les langues anatoliennes possèdent divers thèmes de démonstratifs, mais pas le thème supplétif **só/*tó-*, courant dans nombre d'autres langues. En hittite, il existe un système ternaire de deixis : *kā-*, déictique proche du locuteur (lat. *hic*), *apā-*, déictique proche de l'interlocuteur (lat. *iste*), employé aussi comme anaphorique, *aši* (nom. sg. com., mais acc. sg. com. *uni*, nom.-acc. neutre *ini*, autres formes sur thème *e-*, mais pas de pluriel), déictique lointain, (lat. *ille*), plus deux thèmes *anna/i-*, déictique lointain et *ana/i-*, déictique proche dans des adverbes et composés. Ces thèmes se retrouvent dans les autres langues anatoliennes, et parfois avec des valeurs divergentes, voire opposées. Les faits sont complexes dans le détail. On peut reconstruire⁷ plusieurs thèmes, qui sont comparables à des démonstratifs d'autres langues : **kó-*, **ob^hó-*, **é/ó-*, **é/óno-*, **e/ou(o)-*. Dans les pronoms personnels, le hittite possède, comme attendu, des pronoms autonomes et des pronoms clitiques. Une originalité est le développement de pronoms clitiques de 3^e personne pour référer au sujet, en plus des formes qui réfèrent, comme dans d'autres langues, à l'objet, direct ou indirect (accusatif et datif). Ces pronoms clitiques sujets ne figurent jamais dans des phrases avec verbe transitif. Leur emploi avec les verbes intransitifs est conditionné lexicalement. Les verbes intransitifs dotés de sujets clitiques emploient *eš-* comme auxiliaire du parfait périphrastique (verbes inaccusatifs), alors que les autres emploient *hark-* comme auxiliaire (verbes inergatifs).

En regard, la morphologie verbale présente une simplicité déroutante pour une langue indo-européenne ancienne, et de fait la plus anciennement attestée. Deux temps seulement : présent et prétérit, en regard des trois thèmes aspectuels reconstruits sur la base des langues classiques⁸ : présent,

6 Cf. Garrett 1990 et Melchert 2011.

7 Cf. Melchert 2009.

8 J'emploie à dessein ce terme pour référer aux langues indo-européennes que l'on apprenait « en classe », à savoir sanskrit (et ses cousins iraniens), grec, latin, **gotique**, vieil-anglais, russe (et vieux-slave), lituanien.

aoriste, parfait. La langue emploie divers thèmes de présent, mais le type du présent radical thématique est très rare ; les présents thématiques sont suffixés en **-sġe/o-*, **-jo-*. Les présents radicaux athématiques sont très fréquents. Les verbes redoublés sont assez fréquents, avec divers types de redoublement. Bien qu'il n'existe plus d'aoriste comme catégorie, certains aoristes radicaux athématiques d'autres langues ont été transposés comme présents. Voix : actif et moyen ; ce dernier correspond au moyen des autres langues indo-européennes, avec ses diverses valeurs, et fonctionne aussi comme passif. Deux modes seulement : indicatif et impératif. La 3^e sg. impér. act. était en anat. **(t)u*, cf. véd. *-tu < *-t* (désinence dite « secondaire », autrement dit d'injonctif) + particule **u*. Surtout, la flexion verbale se caractérise par l'emploi de deux conjugaisons, dénommées d'après la désinence de première personne du singulier à l'actif : la conjugaison en *-mi* et la conjugaison en *-hi*, qui s'opposent à l'actif du présent, du prétérit et de l'impératif. Elles ont le même paradigme de moyen. Ce contraste est indépendant de l'opposition de voix ou de valence (transitif vs intransitif), indépendant aussi de l'opposition entre type athématique et type thématique (thème terminé par la voyelle alternante **-e/o-*), alors qu'à première vue les désinences de la conjugaison en *-mi* correspondent exactement aux désinences actives de la flexion athématique des autres langues, et certainement du proto-indo-européen.

II. VUE SOMMAIRE DU TOKHARIEN

§ 5. « Tokharien » est le nom donné par convention à deux langues (A et B) étroitement apparentées, mais fortement différenciées au cours de plusieurs siècles⁹. L'intervalle approximatif de datation des documents va du début du v^e siècle jusqu'au x^e siècle de notre ère, et la plupart sont situés entre le vi^e et le viii^e siècles. La langue la plus largement attestée est le tokharien B, dont on peut désormais restituer la chronologie interne, sur la base de variations formelles, qui reflètent des évolutions phonétique et morphologique, ainsi que l'impact de la langue parlée sur la tradition

9 Dans la suite, « tokharien » sera employé comme terme générique pour des faits communs aux deux langues tokhariennes. Les faits sont tirés de Pinault 2008, où l'on trouvera la bibliographie antérieure.

scripturaire. Des deux langues, la plus évoluée est le tokharien A, par rapport à l'état du tokharien commun ou « proto-tokharien », qui est reconstruit sur la base des deux langues. Du point de vue phonologique, le tokharien est très usé : une seule série d'occlusives, sourdes, du fait de la confusion des séries sourdes, sonores et sonores aspirées du proto-indo-européen. Il faut poser dans la préhistoire du tokharien une dissimilation régressive des aspirées (loi de Grassmann), indépendante de celle qui s'observe en indo-iranien et en grec. Le trait majeur de l'évolution phonologique est la palatalisation : contraste phonologisé entre consonnes non palatales et consonnes palatalisées (principalement devant **e*, **ē* et **i*, parfois **i*). Formation secondaire d'une opposition entre sourdes et fricatives sonores, celles-ci apparaissant dans certains contextes, e.g. /p/ vs /-β-/ , /t/ vs /-ð-/ , /k/ vs /-γ-/ . Pour les occlusives dorsales, confusion des palatales et des vélares, comme dans les langues *centum* (voir § 7). Les labiovélares, qui existaient en tokharien commun, ont été éliminées par étapes dans la plupart des contextes. Les fricatives, appelées laryngales, dont il a été question plus haut (§ 2), ont disparu, comme dans toutes les autres langues indo-européennes. Les faits majeurs de l'évolution du vocalisme, particulièrement complexe dans le détail, sont les suivants : perte de l'opposition de quantité ; délabialisation de **o*, qui se confond avec le produit de **ē* pour le timbre ; labialisation de **ā* ; confusion de **ō* et **a*, sauf en syllabe finale. Il en est résulté un système avec opposition d'aperture dans les voyelles centrales : /a/ **ā* vs /ʌ/ **æ* vs /i/ **ä*. Par rapport à l'état tokharien commun, les deux langues ont encore divergé. Les faits de métaphonie (*Umlaut*) concernent plusieurs voyelles.

§ 6. Catégories de la morphologie nominale. Trois nombres : singulier, pluriel et duel, bien que ce dernier soit déjà en recul, à quoi s'ajoute un pluriel distributif, formé par agglutination. Deux genres : masculin et féminin. Conservation du neutre seulement au singulier des pronoms démonstratifs. Une originalité est la catégorie du genre dit « alternant », suivi par des noms qui s'accordent au masculin au singulier et au féminin au pluriel : cela résulte de la confusion formelle du neutre avec le masculin au singulier et avec le féminin au pluriel. De plus, la plupart des noms du genre « alternant » ont des suffixes de pluriel, qui remontent à la restructuration d'anciennes formes de pluriel neutre, avec intégration du suffixe originel du

thème de base au suffixe de pluriel. Le trait le plus frappant du système nominal concerne les cas, qui se répartissent en deux niveaux¹⁰. 1) Cas primaires : nominatif, vocatif (seulement en B), accusatif (appelé traditionnellement « oblique »), génitif (en fait génitif-datif), exprimés par des désinences exprimant à la fois le cas et le nombre. 2) Cas secondaires, exprimés par des affixes séparables, autonomes pour l'accent, et indifférents au nombre, ajoutés à la forme d'accusatif, et qui remontent à d'anciennes postpositions, ou à d'anciennes désinences restructurées. Cinq cas sont communs aux deux langues : perlatif, allatif, ablatif, comitatif, locatif ; deux autres s'y ajoutent : causal (seulement en B) et instrumental (seulement en A). Pour le tokharien commun, il est possible de reconstruire un affixe pour quelques cas : perlatif, allatif, locatif, instrumental, peut-être ablatif. La distinction entre les cas des deux niveaux se manifeste au **plan de** de l'accord. Dans les syntagmes attributifs et dans la coordination, les cas secondaires ne sont exprimés que par le dernier terme, le précédent étant à l'accusatif. Par conséquent, la morphologie nominale du tokharien se démarque nettement du type flexionnel des langues indo-européennes anciennes, et se rapproche du type agglutinant rencontré dans les langues finno-ougriennes, caucasiennes, turques, etc. Un autre trait qui ne relève pas du type indo-européen est le marquage différentiel de l'objet : il existe une désinence spéciale d'accusatif singulier pour les noms marqués [+humain], qui ne présentent pas un accusatif hérité différent du nominatif singulier, e.g. B *saswe* « seigneur », acc. sg. *sāsweṃ*, mais B *pācer* « père », acc. sg. *pātār*, par contraste avec B *yakwe*, acc. sg. de *yakwe* « cheval ». Du point de vue phonétique, cette désinence issue de tokh. com. *-n (notée -ṃ dans les deux langues) ne remonte pas directement à la désinence indo-européenne *-m (*-ṃ après consonne); elle remonte probablement à la finale *-æñä(n) < *-on-ṃ, accusatif sg. d'un dérivé individualisant en nasale. Il existe une série de pronoms démonstratifs dont le système flexionnel repose sur le thème supplétif *só/*tó-, connu dans la plupart des autres langues, indo-iranien, grec, germanique, etc. Leurs fonctions reposent sur un système binaire de deixis, selon la distance par rapport au locuteur. Dans l'expression de l'anaphore, un paradigme de démonstratif est en concurrence avec des pronoms personnels clitiques, suffixés au verbe.

10 Cf. Pinault, 2011a.

Si l'on fait abstraction du fait qu'un seul morphème vaut pour les trois personnes du pluriel, l'existence de tels clitiques n'a rien de surprenant en soi. En revanche, leur position après le verbe demande une explication, ainsi que leur emploi pour exprimer la détermination possessive (complément dans un syntagme nominal, objet ou sujet), ainsi que le datif d'agent d'un nom verbal.

ATTENTION nous avions deux paragraphes 6. § 7. Par rapport à une morphologie nominale en grande évolution, la morphologie verbale du tokharien a semblé beaucoup plus conservatrice aux comparatistes, en partie parce qu'elle comporte des thèmes verbaux bien distincts, qui s'opposent par les variations apophoniques (alternances) de la racine verbale, en plus de formations suffixales diverses, qui rappellent dans l'ensemble celles connues par les autres langues. Cependant, au fur et à mesure de l'approfondissement de la recherche sur le système verbal, on a observé des faits qui ne relèvent pas seulement de l'usure du tokharien, connu à une date relativement tardive, et qui font du tokharien une langue globalement « médiévale ». Ces faits pouvaient être considérés comme des archaïsmes, et donc jouer un rôle significatif dans la remise en cause du modèle brugmannien de l'indo-européen, en relation avec les faits beaucoup plus surprenants révélés par le hittite. Voix : actif et moyen ; ce dernier est surtout employé comme déponent, à l'instar des autres langues indo-européennes, rarement en valeur passive. Sur le plan formel, le trait qui a immédiatement frappé était l'existence de désinences terminées par *-r* dans la flexion du présent (et du subjonctif) moyen, ce qui rappelait les langues occidentales, italique et celtique. Parce que la morphologie du tokharien a d'abord été décrite par des indianistes, qui ont emprunté beaucoup aux catégories du sanskrit, des données plus significatives ont été minimisées. Les descriptions du verbe tokharien ont correctement noté l'opposition entre un paradigme « de base » (*Grundverb*) et un paradigme dit « causatif » (*Kausativ*) dans la plupart des verbes. En fait, ce terme de « causatif » recouvrait des notions différentes, et il fallait admettre que les thèmes verbaux dits « de base » pouvaient être eux-mêmes dérivés. Après quelques décennies, il a été reconnu que le verbe tokharien comportait une catégorie supplémentaire, qui était inconnue du type indo-européen : la transitivité, qui était marquée dans les thèmes verbaux par divers procédés formels (suffixation, accentuation initiale, palatalisation, etc.). La valeur proprement

causative est simplement une application de la fonction transitive. Le système verbal distingue quatre modes : indicatif, subjonctif, optatif, impératif. Cela semblait faire du tokharien une langue relativement conservatrice, puisque la distinction entre subjonctif et optatif ne s'observe plus que dans peu de langues (indo-iranien et grec). En fait, le subjonctif est un second présent, doté de valeurs modales : sa formation reflète très rarement celle du subjonctif des autres langues indo-européennes ; de plus, il existe un seul thème pour le subjonctif et l'optatif, sans contraste d'aspect (présent, aoriste, parfait). Le thème de subjonctif occupe une place centrale dans l'organisation de la conjugaison, et sa formation reste un problème majeur. L'opposition de temps existe seulement à l'indicatif : présent, imparfait, prétérit. L'imparfait est formé avec le suffixe d'optatif ajouté au thème de présent ; le même suffixe, ajouté à un thème de subjonctif, donne l'optatif. Ce suffixe est issu du suffixe indo-eur. **-iéh₁-/*-ih₁-* d'optatif. L'emploi de l'optatif pour exprimer le prétérit habituel ou itératif est un fait connu par d'autres langues de la même aire, notamment les langues moyen-iraniennes. Les thèmes de présent sont très divers, et l'on y retrouve des types déjà connus. Le présent radical thématique est relativement peu fréquent, bien que les finales de présent radical athématique soient en partie déjà thématisées. Les présents en **-skē/o-* ont été très productifs, ainsi que ceux en **-iē/o-*, mais ce dernier suffixe est occulté en partie par divers phénomènes (assimilation, contraction). Les thèmes de prétérit continuent ceux de l'aoriste indo-européen. Le prétérit a des désinences spéciales, mélange des désinences indo-européennes d'aoriste et de parfait. Le thème du parfait indo-européen est reflété (en partie) par le participe prétérit : redoublement et suffixe **-uos-/*-us-*. Le participe prétérit est employé, avec ou sans copule, pour former un parfait périphrastique, dont la valeur d'accompli se distingue de celle du prétérit. Les noms verbaux sont assez nombreux, mais ils ne font pas du tokharien une exception parmi les autres langues de la famille, puisqu'on y retrouve des suffixes connus par ailleurs.

III. QUESTIONS DE PHONOLOGIE ET TOURNANT STRUCTURALISTE

§ 8. Un problème récurrent de la phonologie indo-européenne réside dans le nombre d'ordres des occlusives dorsales (ou « tectales »). Selon la théorie dominante au début du xx^e siècle, le proto-indo-européen possédait trois ordres d'occlusives dorsales : palatales (* \hat{k} , * \hat{g} , * \hat{g}^h) vélares (* k , * g , * g^h) et labio-vélares (* k^u , * g^u , * g^{uh}). Les langues *centum* (italique, celtique, germanique, grec) confondent les palatales et les vélares, et conservent, au moins dans un premier temps, les labio-vélares. Les langues *satəm* (indo-iranien, arménien, baltique, slave, albanais), ainsi nommées d'après le nom avestique pour « cent », confondent les vélares et les labio-vélares ; les palatales tendent à y donner des affriquées ou des sifflantes. Cette opposition était vue comme une isoglosse, dans la mesure où les langues *centum* sont situées à l'ouest, alors que les langues *satəm* sont majoritairement situées à l'est, le cas de l'albanais mis à part. Des deux « nouvelles » langues, le tokharien commun appartient clairement au type *centum* : e.g. tokh. B *kante*, A *känt* « cent » < **käntæ* < **kṛntóm*, B *käm-*, A *kum-* < **kwäm-* < **g^um-* de la racine **g^uem-* « venir », B *k_use*, A *kus* (pronom relatif-interrogatif) < **kwäsæ* < **k^uiso*, cf. lat. *quis*, hitt. *kuiš*, etc. Puisque le tokharien est la langue la plus orientale de la famille, cela suffisait à remettre en cause la base géographique de cette isoglosse. D'autre part, le hittite est de toute évidence du type *centum* : e.g. *kard-* « cœur », cf. lat. *cord-*, v. irl. *críde* vs arm. *sirt*, lit. *širdis* ; *gēnu-* « genou », cf. gr. *γόνυ* vs véd. *jāṅnu*, *iukan* « joug » < **iugóm* ; *kuen-* « tuer » < **g^{uh}en-*, *kuiš* « qui » < **k^ui-s*. Le déchiffrement des autres langues anatoliennes a compliqué la vue d'ensemble. Il est apparu que la branche louvite présente des traitements du type *satəm* : louv. cun. *ziyari* < **keṯi-o-r(i)* « gésir », cf. véd. *śáye*, gr. *κεῖται*, louv. cun. *za/i-* « ceci » < **k^o-/*kⁱ-*, cf. lit. *šís*, louv. cun./hiér. *zār-za/zart-* « cœur » < *kēṯ/ kṛd-*, louv. hiér. *azu(wa)-*, lyc. *esbe-* « cheval », cf. véd. *ásva-*, lat. *equus* < *(*h*)*ek^uo-*, vs louv. cun. *kišā(i)-* « peigner » < **kēs*, cf. v. sl. *česati*, etc. Les débats qui ont suivi ont permis de démontrer que l'anatolien commun possédait encore les trois ordres d'occlusives dorsales. Alors que le hittite est devenu du type *centum*, le louvite et le lycien présentent, avant la confusion des palatales et des vélares, une palatalisation conditionnée des palatales, devant voyelle palatale et devant la semi-voyelle * u (mais pas devant la

voyelle **u*)¹¹. Il faut donc voir le contraste entre *centum* et *satəm* sous un autre jour. En fait, dans plusieurs branches (indo-aryen, arménien, albanais) des langues *satəm*, on constate que les vélaires et les labio-vélaires étaient encore distinguées dans certains contextes, et certaines langues (baltique, slave) ont des traitements du type *centum*. Les langues indo-européennes sont devenues *centum* ou *satəm* au cours de leur développements respectifs et indépendants. Ce trait ne définit pas une communauté dialectale¹². Il arrive que l'anatolien et le tokharien s'accordent pour contraindre à une remise en cause de solutions phonétiques qui étaient plus ou moins acceptées, même si elles appartenaient objectivement aux marges de la reconstruction. Pour rendre compte des correspondances du type¹³ *Ks* : *KT* (cf. véd. *kṣám-* : gr. *χθών* « terre », véd. *ṛkṣa-* : gr. *ἄρκτος* « ours », véd. *kṣi-* : gr. *φθι-* « périr »), on avait extrapolé l'existence de groupes du type **Kp* (sourde **kp*, sonore aspirée **g^hḍ^h*, etc.), avec une fricative interdentale « THORN » **p* [θ], qui se rencontrait uniquement après occlusive dorsale, ce qui restait problématique, surtout dans un système qui comportait seulement la sifflante dentale **s* (et son allophone voisé **[z]*). Cette hypothèse n'était qu'un expédient parmi d'autres, comme les occlusives dorsales à explosion sifflante. Le hittite et le tokharien ont montré ensemble que les séquences en question remontaient à des séquences du type *TK*, cf. hitt. *dēgan-/dagan-* « terre », et son correspondant tokh. A *tkam*, B *kem* (< tokh. com. **tkæn*)¹⁴ et aussi hitt. *ḫartagga-* [xartka-] « fauve », sinon « ours ». Le premier de ces mots, qui présente un degré plein **TeK-* au thème fort, s'est révélé très important, parce qu'il reflète un type de paradigme flexionnel qui jouait un rôle crucial dans le système de la proto-langue ; il est désormais reconstruit comme **d^héḡ^h-om-/*d^hḡ^h-m-*, locatif singulier **d^hḡ^h-ém(-i)*. Il reste à comprendre comment a évolué la séquence originelle **TK*, par métathèse ou par formation d'une affriquée, avec des simplifications conditionnées par la suite dans les autres langues, sans qu'il soit nécessaire de poser un stade intermédiaire **Kp*. En tout cas, il est clair que le problème a changé complètement de face.

11 Melchert 1987 et 2011.

12 Voir aussi Kümmel 2007 : 312-327.

13 K = occlusive dorsale et T = occlusive dentale.

14 Il est apparu récemment que le tokh. B archaïque avait la forme attendue *tkem*.

§ 9. Le bouleversement le plus considérable dans la reconstruction phonologique est venu avec la « théorie des laryngales ». En l'occurrence, le hittite apporta la confirmation d'hypothèses élaborées à la suite de la déduction par Ferdinand de Saussure dans son mémoire génial (1879) de « coefficients sonantiques » qui étaient reflétés, quand ils étaient placés entre deux segments non syllabiques, par des voyelles brèves dans les langues conservatrices (/i/ en sanskrit, /a/ dans la plupart des langues, mais en grec /e/, /a/, /o/, et qui rendaient compte des voyelles longues correspondantes /e:/, /a:/, /o:/ quand ils étaient placés après la voyelle fondamentale *e et devant consonne. Saussure lui-même avait posé deux coefficients (notés *A et *O), qu'il considérait comme des quasi-sonantes, à l'instar des liquides et des nasales, formant avec les voyelles précédentes une sorte de diphtongue. Les voyelles brèves issues de ces phonèmes entre deux consonnes (ou entre début de mot et consonne, ou entre consonne et fin de mot) correspondaient à ce qui était considéré jusqu'alors comme le « schwa indogermanicum » (*ə) de l'indo-européen selon les néo-grammairiens. Peu de temps après, il est apparu plus rationnel de poser un troisième phonème (noté *E), qui avait des effets strictement parallèles à ceux des deux autres¹⁵. D'autres points faibles de la théorie saussurienne ont été corrigés par Hermann Möller (alias Møller), qui était aussi sémitisant, et à qui l'on doit la caractérisation de ces phonèmes comme des consonnes obstruantes, rapprochés de consonnes postérieures des langues sémitiques, et finalement dénommées pour cette raison (à partir de 1911) « laryngales »¹⁶. Un peu plus d'une décennie après le déchiffrement du hittite, Jerzy Kuryłowicz proposa, sur la base de rapprochements étymologiques, d'identifier la (ou les) consonne(s) notées en hittite par *h*-, *-h*(*h*)- avec les trois allophones consonantiques de *E, *A, *O (= *O saussurien), notés **ǰ*₁, **ǰ*₂, **ǰ*₃ ; les voyelles respectives seront dès lors notées **ǰ*₁, **ǰ*₂, **ǰ*₃, reflétées par les trois timbres vocaliques du grec. En plus de cette identification, Kuryłowicz montra¹⁷ que cette hypothèse permettait d'expliquer un nombre conséquent

15 L'idée fut commune à plusieurs savants au cours des années 1879-1880 : August Fick, Hermann Möller et Saussure lui-même, comme je l'ai montré récemment, cf. Pinault 2012.

16 Les premières décennies de la recherche ont été analysées par Szemerényi 1973.

17 Dans une série d'articles publiés en 1927 et 1928, et dans son livre synthétique de 1935.

de faits demeurés obscurs, notamment en indo-iranien et en grec. Certains faits (aspiration ou sonorisation d'une occlusive précédente) relevaient des laryngales en tant que consonnes. Ladite « théorie des laryngales » a connu très rapidement certains excès, selon deux voies. Dans une optique néogrammatrice, on a tenté d'expliquer par des traits phonétiques supposés des laryngales nombre de phénomènes dans diverses langues, mais de façon très ponctuelle. Symétriquement, selon une optique rigoureusement structuraliste, on a voulu étendre aux laryngales les corrélations connues pour les autres phonèmes (voisement, appendice labio-vélaire, palatalisation), en sorte que la multiplication des laryngales aurait permis d'éliminer entièrement la voyelle **a* du système phonologique, qui était réduit à une seule voyelle **e*, et à son allophone **o* dans l'apophonie. Cependant, la visée structuraliste a connu un effet plus décisif et plus durable dans le domaine de la morphologie, en fait dans la continuité de l'œuvre de Saussure, qui ambitionnait de reconstruire l'apophonie, donc le système d'alternances de la proto-langue. La reconstruction des laryngales permettait de réviser la reconstruction des racines, autrement dit des morphèmes lexicaux, base des noms et des verbes. L'indo-européen brugmannien devait opérer avec des racines de types très divers. Après les découvertes de Kuryłowicz, il était désormais assuré que les racines commençaient et se terminaient toutes par consonne : les racines à voyelle brève initiale commençaient en réalité par laryngale + voyelle, la laryngale pouvant expliquer le timbre pris par cette voyelle ; les racines à voyelle longue finale se terminaient en réalité par voyelle + laryngale, etc. Ce nouveau point de vue structural sur la racine indo-européenne a trouvé son aboutissement esthétique et classique dans la thèse d'Émile Benveniste (1935). Sans nous attarder sur les reconstructions précises obtenues par ce moyen, il importe de noter le lien étroit entre la théorie des laryngales et les structures morphologiques, car tous les morphèmes, les suffixes et les désinences aussi bien que les racines peuvent contenir des laryngales. Paradoxalement, cette ubiquité des laryngales allait de pair avec une notation des morphèmes qui étaient et qui restent notoirement algébriques, bien que les sigles aient changé au cours du temps : **ǵ₁*, **ǵ₂*, **ǵ₃* remplacés par **H₁*, **H₂*, **H₃*, puis **h₁*, **h₂*, **h₃*¹⁸. Les laryngales ne sont plus considérées comme des

18 La notation agnostique **H* ou **h_x* est employée pour une laryngale dont le numéro ne peut pas être précisé.

sonantes, mais le mécanisme de leur *prétendue* « vocalisation » n'est pas entièrement compris dans le détail¹⁹. La « théorie » des laryngales a fini par s'imposer²⁰ vers la fin des années 1960, avec différentes variantes, relatives au nombre des laryngales et à leurs effets. Néanmoins, il a fallu encore du temps pour que les manuels des diverses langues indo-européennes consacrent un chapitre complet au développement des laryngales, sur le même plan que les autres phonèmes reconstruits. Après une période de floraison enthousiaste simultanée avec le développement du structuralisme en linguistique indo-européenne, est venue une période, qui n'est pas encore terminée, de vérification philologique des reflets des laryngales dans les différentes langues, sous la forme de monographies. Inévitablement, il n'y a pas de consensus sur un certain nombre de points, par exemple sur les reflets de **h₃* en anatolien, alors qu'il est généralement admis que **h₁* a déjà disparu et que **h₂* est la laryngale la mieux conservée. Nous sommes dans une phase de normalisation, en sorte que la description des laryngales ne peut plus être conçue comme une « théorie », une sorte d'appendice à la reconstruction du système phonologique. La description des développements des laryngales consiste, comme pour les autres phonèmes reconstruits, en hypothèses soumises à une vérification permanente. La plupart des chercheurs actuels retiennent trois laryngales, non par routine, mais parce qu'il n'est pas nécessaire d'en reconstruire davantage, et surtout parce que les faits grecs qui justifient cette triade sont confirmés indépendamment par les faits d'autres langues²¹. Surtout, les paragraphes qui suivent vont

19 Sur l'interprétation des laryngales comme des fricatives vélares ou uvulaires, ce qui n'exclut pas qu'elles aient connu une évolution vers des pharyngales ou des glottales, cf. Kümmel 2007, p. 327-336.

20 Une étape significative fut le volume collectif édité par Winter (1965), à partir d'un colloque tenu à Austin (Texas) en 1959. Bilan actuel dans Mayrhofer (1986, p. 121-150) et Meier-Brügger (2010, p. 236-255).

21 Il ne faut pas s'attendre à l'unanimité dans ce domaine. Il suffit par exemple de comparer les présentations du développement des laryngales en hittite et en anatolien par Melchert (1994) et Kloekhorst (2008). Le premier auteur incarne l'école américaine de l'East Coast, qui a intégré et prolongé le système de Kuryłowicz et Benveniste, par l'intermédiaire de Watkins, alors que le second représente l'école de Leide. Cependant, tous deux reconstruisent trois laryngales, selon le courant international dominant, et sur ce point au moins ils se distinguent de Puhvel (1991) qui reste fidèle, dans son dictionnaire étymologique du hittite, au programme « structuraliste » des années 1960, avec six laryngales.

montrer que les laryngales sont présentes dans un grand nombre de catégories morphologiques, en sorte qu'on ne peut pas argumenter sur les effets des laryngales sans s'appuyer sur des reconstructions correctes des morphèmes et des processus morphologiques, flexion et dérivation. Cela dit, il est avéré que la compréhension de certains effets des laryngales pourrait progresser si l'on pouvait préciser davantage leurs traits articulatoires.

IV. QUESTIONS DE MORPHOLOGIE NOMINALE

§ 10. Nous avons relevé plus haut (§ 3) que nombre de catégories reconstruites pour le proto-indo-européen étaient absentes de l'anatolien. Ce fait a suscité des réactions qui sont en gros de trois types. 1) L'anatolien ne possède pas ces catégories parce qu'il les a perdues²². Il faut déployer une ingéniosité certaine pour faire entrer l'anatolien dans le cadre brugmannien, défini essentiellement sur la base de l'indo-iranien et du grec, il est vrai décrits de manière beaucoup plus approfondie que les autres langues. Ainsi s'expliquerait la « pauvreté » de la morphologie anatolienne. 2) L'anatolien est plus archaïque que toutes les autres langues indo-européennes, et il reflète un état d'une proto-langue où les catégories en question n'existaient pas. Si l'on transpose cette vue dans un arbre généalogique, l'anatolien ne serait plus une branche « fille » de la famille indo-européenne, mais une branche « sœur », issue d'une proto-langue qui a été baptisée par Sturtevant (1926, 1933) « Indo-Hittite », terme qui s'est démodé. 3) Une troisième position, plus réaliste, n'est pas seulement un compromis entre les deux précédentes : l'anatolien, comme toutes les autres langues, comportait un dosage original d'archaïsmes et d'innovations. De fait, la seconde hypothèse partage avec la première l'acceptation de la reconstruction néo-grammairienne de l'indo-européen. La seule différence est que l'indo-européen commun brugmannien est situé à un nœud inférieur de l'arbre généalogique inversé. Les dernières décennies ont vu une certaine inflation terminologique. Au terme « Indo-Hittite », il est loisible de préférer « Proto-Indo-European », dont les deux branches seraient l'anatolien d'une part, et l'indo-européen « nucléaire » (*Core Indo-European* selon Melchert),

22 Hypothèse de « perte », ou « effacement », en allemand *Schwundhypothese*.

ou « restant » (*Restindogermanisch* selon Eichner). L'absence apparente de certaines catégories en anatolien et leur présence, d'ailleurs non univoque, dans les autres langues, reflètent des degrés différents de grammaticalisation²³. En tout cas, les faits anatoliens nous obligent à remettre en cause, dans certains domaines, la reconstruction du proto-indo-européen, et des restructurations plus substantielles doivent être admises pour expliquer les faits des langues de l'indo-européen « restant ». Cette optique est souvent combinée avec une vision des divergences entre les langues non pas sous la forme d'un « éclatement » à partir du point de départ proto-indo-européen, mais comme des détachements échelonnés de la « souche » indo-européenne, qui continuait son évolution. Dans ce type de schéma, l'anatolien se serait détaché en premier, et le tokharien en second, puis en troisième un groupe dont seraient issus l'italique et le celtique, etc.²⁴. En dehors de la première place de l'anatolien, l'ordre de départ des autres branches reste très douteux, et repose sur des arguments parfois faibles, notamment quand ils reposent sur l'analyse étymologique de quelques mots seulement. On ne peut pas nier qu'il existe, dans le domaine du lexique, des affinités entre l'anatolien et le tokharien, et de ces deux branches avec les langues du nord-ouest : italique et celtique notamment²⁵. Le cadre de cette contribution ne permet pas de reprendre le dossier. J'ai préféré commenter des faits qui relèvent de la morphologie, puisque cela reste le cœur de la reconstruction indo-européenne.

23 La bibliographie sur ce thème est abondante, cf. Oettinger (1986), Melchert (1998), Zeilfelder (2001), Rieken (2009). En fait, les schémas évoluent avec les progrès de la reconstruction interne.

24 Ce type de groupement s'appuie parfois sur un algorithme auquel on soumet un ensemble de données (phonologiques, morphologiques, lexicales), cf. Ringe *et al.* 2002. Cette démarche n'a pas de valeur heuristique, puisqu'elle intègre des reconstructions externes qui sont considérées comme acquises, bien qu'elles soient souvent fragiles, et à l'occasion fausses. Elle ne relève pas de la linguistique historique. La qualité du résultat (*output*), à savoir le groupement en dialectes, dépend entièrement de la fiabilité et de l'extension des données (*input*).

25 Cf. Puhvel 1984.

§ 11. Problème du genre féminin. Le tokharien présente des reflets des deux suffixes indo-européens de féminin : **-eh₂-* pour les noms thématiques, **-ih₂-/*-iéh₂-* (type véd. *devī* - « déesse ») pour les noms athématiques. En anatolien, le second suffixe est inconnu²⁶. Le suffixe **-eh₂-* ne sert pas à former des adjectifs de genre féminin ; il est étranger à tout phénomène d'accord. Il fournit principalement des abstraits et des collectifs, cf. hitt. *wārra-* nt., louv. *warraḫ-it-* « aide ». Il figure aussi dans des *pluralia tantum* : *warpa* nt. « enclos » < **uorb^h-eh₂*. Par ailleurs, les finales de neutre pluriel et de collectif présupposent l'emploi d'une désinence **-h₂* de pluriel, cf. *alpa* « nuée » (déjà cité plus haut § 3) < **alb^he-h₂*, *widār* (nom.-acc. pl. de *wādar*, neutre) « eaux » < **uédōr* < **uédor-h₂*. Le plus souvent, ce suffixe disparaissait par loi phonétique en position finale, voir les exemples déjà cités et le nom hérité *ḫāššā-* « foyer », superposable à lat. *āra*, fém. « autel », < **h₂eh₁s-eh₂-*, mais avec addition de **-s* (animé) au nominatif singulier, hitt. *ḫāššāš*. Comme dans d'autres langues, une finale **-eh₂-* apparaît dans des dérivés animés à valeur individualisante, e.g. lyc. *kumaza-*, masc. (nom. sg. °a) « prêtre », adj. louv. cun. *wašḫazza-* « sacré ». En anatolien, il n'y avait donc pas de suffixe de féminin, mais le féminin (sexué) pouvait être marqué par un pseudo-suffixe, issu en fait de l'apposition d'un nom de la « femme », anat. **-s(a)ra-* < proto-indo-eur. **sór-*, cf. hitt. *išḫa-* « maître, seigneur » : *išḫa-šš(a)ra-* « maîtresse, dame », louv. adj. possessif *nānašri(ya)-* sur *nāna-šra/i-** « sœur » vs *nāna/i-* « frère », originellement issu d'un syntagme du type lat. *lupus fēmina*. Ce nom de la « femme », remplacé dès l'anatolien par un autre nom, **g^uón-/*g^uén-* et **g^uén-h₂-/*g^un-éh₂-* (hitt. *kuwan(a)-**, *kuwanša-*, *kuwašša-*, louv. cun. *wānā-*, *wanatti-*), a servi aussi à former, dès la proto-langue, le féminin des numéraux « trois » et « quatre », **tri-sr-és* et **k^uétesr-es*, reflétés en indo-iranien et en celtique, et le nom de parenté **sue-sor-* « sœur », reflété dans la plupart des langues. Il est acquis que le proto-indo-européen commun, à l'instar d'autres langues, pouvait recourir à d'autres procédés que la dérivation pour exprimer le féminin, en l'absence de genre féminin. L'anatolien a confirmé que le proto-indo-européen n'avait que deux genres, animé et neutre (= non animé) ; ce résultat pouvait être déduit par reconstruction interne sur la base de l'indo-européen « restant. Le féminin aurait donc

26 Malgré des tentatives pour le retrouver dans certains thèmes en *-i-* du hittite et du louvite ; elles sont désormais obsolètes, cf. Rieken 2005.

émérgé du fait d'une scission post-anatolienne dans le genre animé, dès que le genre féminin fut doté de marques dérivationnelles qui l'opposaient au genre masculin. Sur ce point précis, la parenté éventuelle du morphème $*-h_2-$ qui figure dans les deux suffixes de féminin $*-eh_2-$ et $*-ih_2-$, avec le suffixe $*-(e)h_2-$ qui fournit des abstraits, des collectifs, etc. reste un problème pour lequel les solutions proposées ne font pas consensus²⁷. La période récente a vu cependant des progrès dans la réflexion sur la notion de « compréhensif » (ou *set plural*), qui serait préférable à celle de collectif, et sur le processus d'individualisation, qui pouvait être exprimé par divers morphèmes, dont $*-(e)h_2-$. On ne peut plus se contenter d'affirmer l'existence d'une formation de collectif/abstrait, fléchi au singulier d'après l'accord avec le verbe (règle gr. att. τὰ ζῷα τρέχει, qui est loin d'être prouvée pour l'indo-européen), et de genre féminin.

§ 12. Le système casuel du proto-indo-européen est parfaitement établi, avec huit cas : nominatif, vocatif, accusatif, génitif, datif, instrumental, ablatif, locatif. On observe un syncrétisme de certains cas : génitif-ablatif au singulier de la flexion athématique, datif-ablatif au pluriel. Au duel, on reconstruit encore moins de désinences : en plus d'une forme commune pour le nominatif, l'accusatif et le vocatif, on doit admettre un syncrétisme du génitif et du locatif, d'une part, du datif, de l'instrumental et de l'ablatif, d'autre part. Dans l'indo-européen brugmannien, on constatait déjà un certain flottement dans la reconstruction de certaines désinences et la porosité, dans plusieurs langues, des désinences des cas dits « concrets » (circonstants) avec des suffixes d'adverbes. De ce point de vue, le tokharien n'apporte rien de nouveau, en raison de sa restructuration complète du système casuel. Par contre, l'anatolien oblige à une remise en cause plus drastique, notamment pour les désinences de pluriel : datif pl. hitt. $-aš < *-os$ vs dat.-abl. $*-b^h(i)os$, $*-mos$, instr. $*-b^hi(s)$, $*-mi(s)$ dans le reste de l'indo-européen. On peut supposer désormais que des suffixes adverbiaux à valeur dimensionnelle ($*-b^hi$, $*-is$, $*-m$) se sont combinés avec la

27 Cf. Pinault 2011b, p. 130-157.

28 Cf. Jasanoff 2009, p. 138-144, et, de façon plus ambitieuse, Melchert & Oettinger 2009.

désinence *-os et influencés entre eux avant d'être grammaticalisés comme désinences²⁸. Cette désinence primitive *-os fut remplacée dans l'indo-européen restant parce qu'elle se confondait en partie avec d'autres finales : gén.-abl. sg. *-os, nom. sg. animé *-o-s, nom.-acc. sg. *-os. Par voie de conséquence, la finale énigmatique *-ōis (véd. -aiḥ, av. -aiš, gr. -οις, lit. -aiš, lat. -īs, etc.) d'instrumental pluriel de la flexion thématique, qui provient de la déclinaison pronominale devient explicable, par l'addition de cette finale adverbiale *-is à un thème de collectif, en l'occurrence *tói-, qui est présent dans la plus grande partie de la flexion. Davantage, ce thème était la forme de collectif nom.-acc. *tói, remplacée en dehors de l'anatolien par *téh₂, avec une finale tirée du neutre des noms. Cependant, cette finale de collectif en *-oi survit dans le nom. pluriel masculin des pronoms (véd. té, av. tōi, gr. τοί, etc.), étendu aux noms dans une partie des langues, et accompagné de l'accusatif *-o-ns. Seul l'anatolien conserve le stade intermédiaire du processus, avec une finale de nom.-acc. neutre pluriel identique à celle du nom. pluriel animé, e.g. hitt. sg. nom. animé apāš, nt. apāt, acc. animé apūn, nt. apāt vs pl. nom. animé apē, acc. apūš, nt. nom.-pl. apē. Toutes les autres langues ont refait la forme du neutre pluriel sur le modèle des noms²⁹.

§ 13. Dérivation nominale. Des formations rares dans l'indo-européen brugmannien sont devenues productives en anatolien. Le type hétéroclitique en *-r/n- est reflété par 1) des noms du vocabulaire de base, le plus souvent non motivés, 2) par des noms abstraits, souvent concrétisés, qui sont devenus productifs, dans des suffixes complexes de structure *-(V)C(e)r/n-, cf. hitt. -ātar/-annaš, -eššar/-ešnas, -āwar/-aunaš, -mmar/-mnaš, -šar/-šnaš. Les noms du premier type sont peu nombreux, mais d'emploi fréquent dans les autres langues : eau, feu, sang, tête, lait, urine, foie, aile, mot, temps, etc. Cette partie du lexique est aussi représentée en tokharien, à titre de vestige. Cependant, la productivité en tokh. com. des suffixes *-yor et *-uñn-io- (issus de l'hétéroclisie), e.g. B *malkwer* « lait », *prakrauñe* « solidité » (sur l'adjectif *prākre*), pour former des abstraits/collectifs est parallèle en quelque sorte aux faits anatoliens. Les noms athématiques en *-l (éventuellement hétéroclitiques, *-l/n-), sont très rares dans l'ensemble de

29 Jasanoff 2009, p. 143-148.

l'indo-européenne « restant » : le seul qu'on puisse reconstruire en détail est celui du « soleil ». Mais ce type est bien représenté dans les « nouvelles » langues : hitt. *išhiyal-* « lien », louv. *siḫwal-* « lampe », **edual-* présupposé par hitt. *idālu-*, louv. *adduwal(i)-* « mauvais », tokh. B *pikul*, pl. *pikwala* « année », *camel*, pl. *cmela* « naissance », *enkäl* « passion ». De plus, il existe un suffixe complexe de nom d'action tokh. com. **-ælmæ* par combinaison < **-ol-mo-*, e.g. B *syelme* « sueur », *wpelme* « tissu », *yśelme* (A *yśalām*) « désir ». Il présuppose une certaine productivité des noms en **-ol-*, dont la structure serait parallèle à celle des noms originellement neutres en **-uor-*, **-os-*, etc. En tokharien, le suffixe de noms d'agent en **-ter-* ou **-tor-* est inconnu, et probablement aussi celui des noms d'instrument en **-tro-*, alors que ces suffixes ont laissé quelques reflets en anatolien. Les formations de nom d'action qui sont productives ne sont pas celles des autres langues (grec, latin, indo-iranien, etc.) : **-eh₂-*, **-ti-*, **-tu-*, **-e/os-*, **-men-*. Néanmoins, certaines de ces formations se sont développées en anatolien sous des formes élargies ou combinées, ce qui est finalement banal : *-ātar*, *-āwar*, *-uzzi-*, *-ššar*, *-ašti-*, *-umar/-umn-*, etc.

§ 14. Un point qui est à mi-chemin de la dérivation et de la syntaxe est la variation d'intensité dans les adjectifs, qui se manifeste par l'existence de formes spéciales de « comparatif » et de « superlatif » dans plusieurs langues. L'indo-européen « restant » oppose deux types de formations adjectivales : type primaire en **-ios-/ *-is-*, superlatif **-is-to-* ou **-is-ṃmo-* vs type secondaire en **-tero-*, superlatif **-tṃmo-*. Le premier type est totalement inconnu du tokharien et de l'anatolien. Les deux ont cependant, dans des adjectifs et des adverbes, des reflets du suffixe différenciatif en **-ter-* ou **-er-*, thématique **-tero-*, **-ero-*, précisément dans la situation originelle de dérivation à partir d'adverbes de position. En fait, il apparaît qu'on ne peut pas projeter le type primaire et le type secondaire dans la même synchronie indo-européenne. L'emploi du type secondaire pour la dérivation adjectivale est plus récent. Il est probable que le proto-indo-européen n'avait pas de suffixe spécifique pour l'intensité de l'adjectif. La comparaison était exprimée par divers moyens, qui ont été grammaticalisés dans les différentes langues. En dépit des apparences, et en dépit du rôle joué par l'ablatif dans les langues classiques, il n'y avait pas non plus de cas spécialisé pour le complément du comparatif, et plusieurs cas pouvaient

exprimer un rapport comparatif en combinaison avec un adjectif « positif ». Si le suffixe alternant **-ios-/*-is-* était déjà apparu en proto-indo-européen, il était peut-être encore à l'état naissant, et ne concernait qu'un nombre limité de lexèmes. Par conséquent, on pourrait comprendre que l'anatolien et le tokharien l'aient perdu, parce que son emploi pouvait sembler redondant par rapport à d'autres formations adjectivales qui adoptaient une valeur secondaire d'intensité dans la construction avec un référent exemplaire (e.g. « plus doux que le miel »).

V. QUESTIONS DE MORPHOLOGIE VERBALE

§ 15. L'anatolien et le tokharien possèdent des désinences verbales en *-r* dans la flexion du moyen. Cela les associe avec une partie des langues : celtique, italique, phrygien, arménien. Les autres langues emploient des désinences moyennes primaires du type 3^e sg. **(t)oi̇*, 3^e pl. **-ntoi̇*, **-roi̇* : grec, indo-iranien, germanique et albanais. De plus, en tokharien et en anatolien, les désinences en *-r(V)* sont propres à la flexion primaire : c'était probablement la situation primitive. Autrement dit, **-r* est la marque primaire en regard de **-i* dans une autre partie des langues. Il s'agit d'une particule déictique ajoutée aux désinences moyennes de base 3^e sg. **-o* et **-to*, etc. La 3^e pl. originelle en **-ro* a été remplacée par **-nto* (qui est évidemment basée sur la désinence active **-nt*), ou par **-ntro*, par croisement avec **-nt*. Dans une autre partie des langues, les désinences de 3^e sg. **-o+i* et **-to+i* sont évidemment formés par l'emploi de la marque **-i* des désinences primaires actives, 3^e sg. **-t+i*, 3^e pl. **(e/o)nt+i*, etc. La contamination des deux types s'est poursuivie à divers niveaux, comme le montre la finale hitt. *-ri* (< **-r+i*), qui a remplacé *-r* voué à s'amuir quand la syllabe précédente était inaccentuée, e.g. hitt. *kitta* « il gît » < **kittar* < **kéj-to-r*. Dès lors, on peut admettre que le type en 3^e sg. **-to-r* est structurellement plus archaïque, et que les langues avec **-to-i̇*, qui présentent un stade plus avancé de nivellement sous l'influence des désinences actives sont plus « modernes ». Mais faut-il en conclure de façon absolue à une isoglosse, parce que ces langues auraient innové en commun ? On pourrait aussi concevoir que le proto-indo-européen employait des particules déictiques diverses pour marquer les désinences moyennes, et même que ces particules

coexistaient avec d'autres procédés, comme des adverbes de temps. Leur emploi n'aurait été grammaticalisé que dans une phase ultérieure. Il n'empêche que cela confirme l'affinité dialectale du hittite et du tokharien avec les langues occidentales. Mais il faut renoncer à l'idée simpliste de la « parenté » du tokharien avec l'italique et celtique, qui devint un topos de la tokharologie, immédiatement après le déchiffrement du tokharien, mais avant la découverte du hittite.

§ 16. Problème de la conjugaison hittite (et anatolienne) en *-hi*. On peut dire sans exagérer que c'est devenu un point crucial de la reconstruction indo-européenne. Voyons de façon simplifiée l'inventaire des désinences.

Présent actif : conj. en **-mi**, sg. 1. *-mi*, 2. *-ši*, 3. *-zi* (< **-ti*), pl. 1. *-weni*, 2. *-teni*, 3. *-anzi* (< **(e/o)nti*) vs conj. en **-hi**, sg. 1. *-hi* (< **-hai*), 2. *-tti* (< **-tai*), 3. *-i* (< **-e*), pluriel comme supra.

Prétérit actif : conj. en **-mi**, sg. 1. *-un* (< **-m̄*), 2. *-š*, 3. *-t*, pl. 1. *-wen*, 2. *-ten*, 3. *-er* (remplace **-end*) vs conj. en **-hi**, sg. 1. *-hun* (**-ha*, **-hu*), 2. *-ta*, 3. *-š*, pl. 1. *-wen*, 2. *-ten*, 3. *-er/-ar* (< **-ēr*, **-r*).

Présent moyen : sg. 1. *-h̄ha(ri)*, *-ta(ti)*, *-ari/-a/-tta(ri)*, pl. 1. *-wašta(ti)*, 2. *-ttuma*, 3. *-anta(ri)*.

Prétérit moyen : mêmes formes sans *-ri*.

La comparaison avec l'inventaire des désinences de l'indo-européen « restant » est éloquent. Les désinences de la conjugaison en *-mi* correspondent évidemment à celles de l'actif athématique : secondaires sg. 1. **-m/*-m̄*, 2. **-s*, 3. **-t*, pl. 3. **(e/o)nt*, primaires sg. 1. **-mi*, 2. **-si*, 3. **-ti*, pl. 3. **(e/o)nti*. Par contre, les correspondants éventuels de la conjugaison en *-hi* sont multiples, et de surcroît non univoques.

Désinences du moyen athématique : sg. 1. **-h₂e*, 2. **-th₂e*, 3. **-o*, remplacée par **-to*, pl. 1. **-med^hh₂*, 2. **-d^h(u)ue*, 3. **-ro/*-nto*.

Désinences du parfait actif :

sg. 1. **-h₂e*, **-th₂e*, **-e*, pl. 1. **-me(s/n)*, 2. **(t)e*, 3. **-ēr* (< **-ers*), **-rs*.

Désinence du présent athématique actif 1^{re} sg. : $*-\bar{o} < *-\bar{o}-h_2$, apparentée à $*-h_2e$? Je mentionne seulement en passant l'hypothèse³⁰ que le présent (et l'aoriste) thématique actif proviendrait finalement d'un présent (et aoriste) athématique, avec les désinences de la conjugaison en $-hi$, donc 3^e sg. en $*-e$, réinterprétée ensuite en $*-e + \emptyset$ (désinence zéro), puis recaractérisée en $*-e-t$, avec la désinence de l'autre conjugaison. D'après ses affinités avec les désinences du parfait et du moyen, les solutions pour l'origine de la conjugaison en $-hi$ étaient plus ou moins prévisibles³¹. 1) Elle provient du parfait. Une variante verrait comme source une catégorie de « statif », dont serait issu le parfait et le moyen intransitif. 2) Elle provient du moyen. 3) Elle provient d'un « proto-moyen », déclassé en actif³², et dont les désinences pouvaient donc entrer en concurrence avec les anciennes désinences actives, d'où leur présence dans le parfait indo-eur. et, en anatolien, dans les présents de la conjugaison en $-hi$. En regard, se serait développé un moyen marqué comme tel par sa diathèse interne, et par ses désinences de 3^e personne (finale en $*-o$), et sans association avec l'apophonie du thème verbal. Le parfait « classique » serait donc issu d'un présent « proto-moyen » à redoublement. Selon une variante, la conjugaison en $-hi$ serait issue d'un présent proto-intensif à redoublement avec extension à d'autres thèmes³³, et qui aurait abouti au parfait dans les autres langues. Quelle serait la fonction de ce redoublement ? On peut concevoir l'existence d'un présent itératif (ou intensif) à redoublement, plus tard grammaticalisé, soit comme présent athématique à redoublement simplifié (type récessif $*d^h\acute{e}-d^hoh_1-ti$), soit comme présent itératif avec redoublement lourd ($*h_2\acute{u}ér-h_2uorg-ti$). En tokharien, les classes de subjonctif I et V présentent une apophonie identique à celle du parfait des autres langues³⁴. S'agit-il vraiment du parfait ou d'un avatar de ce type de présent proto-intensif à redoublement ? Selon une hypothèse largement admise, l'accent fixe sur le radical en tokharien B tendraient à montrer que ces thèmes de subjonctif avaient originellement un redoublement qui s'est amuï par évolution phonétique normale de la syllabe non accentuée. Dans la perspective de Jasanoff, les faits du système

30 Développée notamment par Watkins 1969, p. 100-127.

31 Voir leur analyse par Jasanoff 2003, p. 7-29.

32 Théorie de Jasanoff, formulée à partir de 1979 et développée dans son livre de 2003.

33 Cf. Oettinger 2006.

34 Analyse des diverses solutions par Malzahn 2010, p. 304-316.

verbal du tokharien sont considérés comme une « mine d'or d'énigmes à déchiffrer ». En plus de ce subjonctif (classes I et V) à alternance radicale, le tokharien présente un prétérit (classe III) partiellement sigmatique, précisément avec suffixe *-s- seulement à la 3^e sg. de l'actif et dans tout le moyen³⁵. Ici encore, contre la théorie qui consisterait à redresser les faits tokhariens dans le lit de Procuste de l'indo-européen brugmannien, Jasanoff voit dans ce fait un archaïsme, partagé avec l'anatolien, où le prétérit de la conjugaison en *-hi* présente à la 3^e sg. une finale -š, qui peut-être interprétée comme *-s-t, ce qui en ferait la seule forme avec suffixe *-s- de tout le paradigme. Ces détails, avec plusieurs autres, conduisent Jasanoff à poser que la conjugaison en *-hi* et l'apophonie radicale **o/*e* (remplacée éventuellement par **o/zéro*) pouvait aussi concerner des aoristes, en plus de divers types de présent et finalement le parfait. Il reconstruit un aoriste « pré-sigmatique » doté de cette flexion, avec alternance radicale. La création de l'aoriste sigmatique avec suffixe *-s- dans tout le paradigme à l'indicatif serait donc une innovation des branches autres que l'anatolien et le tokharien, qui se trouvent donc associés en l'occurrence par contraste avec un sous-groupe dénommé *Inner Indo-European*, ce qui pourrait se traduire par « central »³⁶. La démarche qui consiste à revoir la reconstruction de la proto-langue pour rendre compte de l'anatolien peut s'appuyer, dans ce cas comme dans quelques autres, sur une explication qui combine anatolien et tokharien.

§ 17. En ce qui concerne les adjectifs verbaux, anatolien et tokharien offrent un tableau assez différent des langues indo-européennes « classiques » : le suffixe **-to-* de participe, majoritairement passif dans ces langues, est absent en anatolien et en tokharien ; le suffixe **-mh₁no-* de participe dit « moyen » (cf. skr. *-māna-/-āna-*, gr. *-μενος*, etc.), **-mo-* en baltique et en slave, est présent en tokharien, mais absent en anatolien. En louvite, le participe passé en *-mma/i-* est passif avec les verbes transitifs, comme le participe hitt. en *-ant-*, mais il exprime l'accompli avec les verbes

34 Analyse des diverses solutions par Malzahn 2010, p. 304-316.

35 Faits et discussion dans Malzahn 2010, p. 190-214.

36 Jasanoff 2003, p. 221.

intransitifs, e.g. *kīšamma/i-* « peigné » vs *awimma/i-* « étant venu »³⁷. Le participe en **(e/o)nt-*, actif dans les autres langues indo-européennes est passif en anatolien, e.g. de la racine **g^hhen-* « frapper, tuer », véd. *han-*, part. prés. *ghn-ánt-* « frappant, qui tue » vs hitt. *kuen-*, participe *kun-ant-* « tué ». Le tokharien possède apparemment, au présent, les deux suffixes de participe qui s'opposent dans d'autres langues, notamment en indo-iranien et en grec, par la voix : « actif » B *-ñca*, A *-nt* (< tokh. com. **-ñcā*, **-ntā*) vs « moyen » B *-māne*, A *-mām* (tokh. com. **-mānæ*). Superficiellement, équivalence avec l'opposition des autres langues indo-eur. entre actif **(e/o)nt-* et moyen **-mh₁no-* (et variantes). Le suffixe dit « actif » est apparenté avec celui de noms d'agent, B *-nta*, A *-nt*, B *-ntsa*, etc. Le participe en *-nt-* est fléchi, alors que le participe en *-m-* est non fléchi. En fait, la distribution n'est pas déterminée par la diathèse. Le participe en *-m-* est employé par des verbes actifs aussi bien que moyens. Par contre, les verbes transitifs ont normalement un participe en *-nt-*. Sur le plan formel, plusieurs détails de la formation du dit participe (e.g. B *kauseñca*, du verbe *kau-* « tuer », avec palatalisation de la consonne finale du thème de présent, et palatalisation de la consonne finale du thème verbal) contredisent une équation directe avec le suffixe reconstruit sommairement sous les allomorphes **-é/ónt* / **-ñt-* (athématique) et **-o-nt-* (thématique). Sur le plan de la distribution syntaxique, le « vrai » participe, en tant que nom verbal référant à une action subordonnée à l'action principale, est celui en *-m-*. L'autre formation est celle d'un nom d'agent en **-nt-*, de fonction transitive et de valeur active, qui a été adjectivé pour être employé comme participe, majoritairement réservé aux verbes transitifs. Ces faits peuvent être mis dans une perspective plus large. Il est désormais acquis que les formations de participes proviennent d'adjectifs verbaux qui étaient originellement indifférents à la voix. Aux suffixes déjà mentionnés on peut ajouter **-uos-* / **-us-* qui donne le participe parfait dans plusieurs langues, **-lo-*, qui fournit des participes (en slave et en arménien) actifs ou passifs, et son doublet **-l(i)io-*, qui fournit le gérondif du tokharien, aussi bien actif que passif. Ce sont des formations nominales qui ont été associées secondairement, puis finalement intégrées, à la morphologie verbale. Il reste à savoir comment,

37 Il n'est donc pas le candidat le plus évident pour correspondre au suffixe **-mh₁no-*. Sur le plan formel, il peut provenir d'adjectifs en **-mm-o-* dérivés de noms d'action, selon Melchert 1983, p. 23-25.

et finalement à comprendre comment fut grammaticalisé le système classique de contraste entre un participe actif et un participe moyen avec spécialisation de deux suffixes différents.

§ 18. Avant de conclure, il convient d'évoquer un argument structurel en faveur de la perte de catégories en anatolien, et qui peut être formulé de la manière suivante : les suffixes dotés d'apophonie devaient appartenir à la proto-langue, *cf.* le suffixe de féminin $*-ih_2-/*-\dot{i}éh_2-$, le suffixe d'adjectif intensif (devenu comparatif primaire) $*-is-/*-\dot{i}os-$, le suffixe de participe parfait $*-us-/*-\underline{u}os-$ et le suffixe d'optatif $*-\dot{i}éh_1-/*-ih_1-$. Le sens de l'évolution conduit plutôt à l'élimination de l'apophonie, si bien que la plupart des suffixes vivants ne présentent plus de degrés d'alternance. On ne peut nier que cet argument a une certaine pertinence. Cependant, il faut en relativiser la portée, parce que les reconstructions cristallisées de ces suffixes n'ont guère d'intérêt si nous sommes incapables de les expliquer. C'est par excellence le cas du suffixe d'optatif, qui est le seul suffixe alternant de la dérivation verbale. On peut évidemment supposer que des phénomènes purement phonétiques (contractions vocaliques, évolution des laryngales, etc.) expliquent sa disparition en anatolien. Dans le cas du suffixe du type *devī-*, la situation est différente, parce que ce suffixe $*-ih_2-$ était voué à l'expression du féminin, et cette catégorie n'existait pas en proto-indo-européen, pas plus qu'en anatolien. Si l'apophonie était un procédé fondamental de la morphologie indo-eur., elle l'est restée jusque dans la période dite tardive ou « dialectale » : avant de disparaître complètement l'apophonie est souvent renouvelée, et des modèles d'apophonie sont étendus à de nouveaux morphèmes. Par exemple, le proto-indo-européen devait avoir des noms d'action (neutres) en $*-us-$ (dont l'anatolien a certains reflets), mais il est concevable que leurs dérivés internes animés en $*-\underline{u}os-$ n'aient été grammaticalisés que plus tard, et en dehors de l'anatolien, pour fournir finalement le participe parfait. En conclusion, la découverte de deux branches nouvelles de la famille linguistique indo-européenne a des conséquences qui dominent toujours la recherche actuelle. Même les tenants des théories les plus « conservatrices » doivent admettre que le tableau brugmannien de l'indo-européen n'est pas sorti indemne de cette confrontation. Les révélations sont évidemment plus importantes du côté anatolien que du côté tokharien, car pour ce dernier on peut faire appel de manière légitime

à des influences aréales, alors que les langues non indo-européennes qui ont précédé les langues anatoliennes en Anatolie, et qui continuaient à les entourer, n'ont pas eu d'effet notable sur leurs structures grammaticales. Néanmoins, le témoignage du tokharien reste précieux, parce qu'il est le dernier témoin d'un groupe de langues qui a évolué longtemps en isolation par rapport à d'autres langues indo-européennes, et notamment des langues indo-iraniennes. Le voisinage du tokharien avec celles-ci ne s'est produit que dans les siècles qui ont précédé l'ère commune, alors que les structures du tokharien commun étaient déjà constituées. Nous avons constaté que l'interprétation de certains faits associe, de façon inattendue, l'anatolien et le tokharien. Il reste que les limites de la documentation accessible nous contraignent à la prudence. Pour ces langues comme pour toutes les autres, ce sont les progrès de la philologie qui ont permis de restituer des processus analogiques qui mènent des états reconstruits aux états observables dans les textes.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Benveniste, Émile (1935). *Origines de la formation des noms en indo-européen*, Paris, Adrien-Maisonneuve.
- Brugmann, Karl (1897-1916). *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*. Zweite Bearbeitung, **Strasbourg**, Karl J. Trübner. La première édition (1886-1900), en deux volumes, était accompagnée des trois volumes (1893-1897-1900) de la syntaxe comparée (*Vergleichende Syntax*), due à Berthold Delbrück.
- Brugmann, Karl (1902-1904). *Kurze vergleichende Grammatik der indogermanischen Sprachen*. 3 livraisons, **Strasbourg**, Karl J. Trübner.
- Garrett, Andrew (1990). « The origin of NP split ergativity », *Language* 66, 261-296.
- Hoffner, Harry A. Jr. et Melchert, H. Craig (2008). *A Grammar of the Hittite Language*. Part 1: *Reference Grammar*, Winona Lake (Indiana), Eisenbrauns.
- Jasanoff, Jay H. (1979). « The position of the *hi*-conjugation », in Neu, Erich et Meid, Wolfgang (éd.), *Hethitisch und Indogermanisch*, Innsbruck, Institut für Sprachwissenschaft der Universität Innsbruck, 79-90.

- Jasanoff, Jay H. (2003). *Hittite and the Indo-European Verb*, New York-Oxford, Oxford University Press.
- Jasanoff, Jay H. (2009). « *-bhi, *-bhis, *-ōis*: following the trail of the PIE instrumental plural », in Rasmussen, Jens E. et Olander, Thomas (éd.), *Internal Reconstruction in Indo-European: Methods, Results and Problems*. Section papers from the XVth Conference on Historical Linguistics (University of Copenhagen, 11th-15th August 2003), **Copenhagen**, Museum Tusulanum Press, 137-149.
- Kloekhorst, Alwin (2008). *Etymological Dictionary of the Hittite Inherited Lexicon*, **Leide**-Boston, Brill.
- Kümmel, Martin J. (2007). *Konsonantenwandel. Bausteine zu einer Typologie des Lautwandels und ihre Konsequenzen für die vergleichende Rekonstruktion*, Wiesbaden, Reichert Verlag.
- Kuryłowicz, Jerzy (1935). *Études indoeuropéennes*, Kraków, Polska Akademia Umiejętności, Prace Komisji Językowej 21.
- Malzahn, Melanie (2010). *The Tocharian Verbal System*, Leide-Boston, Brill.
- Mayrhofer, Manfred (1986). *Indogermanische Grammatik*. Bd. I/2: *Segmentale Phonologie des Indogermanischen*, Heidelberg, Universitätsverlag Carl Winter.
- Meier-Brügger, Michael (2010). *Indogermanische Sprachwissenschaft*. Unter Mitarbeit von Matthias Fritz und Manfred Mayrhofer, 9, durchgesehene und ergänzte Auflage, Berlin-New York, Walter de Gruyter.
- Melchert, H. Craig (1983). « A "New" PIE **men* Suffix », *Die Sprache* 29.1, 1-26.
- Melchert, H. Craig (1987). « PIE velars in Luvian », in Watkins, Calvert (éd.), *Studies in Memory of Warren Cowgill (1929-1985)*, Berlin-New York, de Gruyter, 184-204.
- Melchert, H. Craig (1994). *Anatolian Historical Phonology*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi (Leiden Studies in Indo-European 3).
- Melchert, H. Craig (1998). « The dialectal position of Anatolian within Indo-European », in Bergen, Benjamin K. *et al.* (éd.), *Proceedings of the Twenty-fourth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society (February 14-16, 1998). Special Session of Indo-European Subgrouping and Internal Relations*, Berkeley, Berkeley Linguistics Society, 24-31.
- Melchert, H. Craig (2009). « Deictic Pronouns in Anatolian », in Yoshida, Kazuhiko et Vine, Brent (éd.), *East and West. Papers in Indo-European Studies*, **Brême**, Hempen Verlag, 151-161.

- Melchert, H. Craig (2011). « The Problem of the Ergative Case in Hittite », in Fruyt, Michèle *et al.* (éd.), *Grammatical Case in the Languages of the Middle East and Europe*. Acts of the International Colloquium « Variations, concurrence et evolution des cas dans divers domaines linguistiques » (Paris, 2-4 avril 2007), Chicago, Oriental Institute of the University of Chicago (Studies in Ancient Oriental Civilization, n° 64), 161-167.
- Melchert, H. Craig (2012). « Luvo-Lycian Dorsal Stops revisited », in Sukač, Roman, et Šefčík, Ondřej (éd.), *The Sound of Indo-European 2. Papers on Indo-European Phonetics, Phonemics and Morphophonemics*, Munich, Lincom Europa (LINCOM Studies in Indo-European Linguistics 41), 206-218.
- Melchert, H. Craig et Oettinger, Norbert (2009). « Ablativ und Instrumental im Hethitischen und Indogermanischen. Ein Beitrag zur relativen Chronologie », *Incontri Linguistici* 32, 53-73.
- Oettinger, Norbert (1986). « *Indo-Hittite* » *Hypothese und Wortbildung*. Innsbruck : Institut für Sprachwissenschaft der Universität (IBS.Vorträge und Kleinere Schriften, n° 37).
- Oettinger, Norbert (2006). Compte rendu de Jasanoff 2003, *Kratylos* 51, 34-45.
- Pinault, Georges-Jean (2008). *Chrestomathie tokharienne. Textes et grammaire*, Louvain-Paris, Peeters.
- Pinault, Georges-Jean (2011a). « Sur l'histoire des cas en tokharien », in Fruyt, Michèle, *et al.* (éd.), *Grammatical Case in the Languages of the Middle East and Europe*. Acts of the International Colloquium « Variations, concurrence et evolution des cas dans divers domaines linguistiques » (Paris, 2-4 avril 2007), Chicago, Oriental Institute of the University of Chicago (Studies in Ancient Oriental Civilization, n° 64), 383-398.
- Pinault, Georges-Jean (2011b). « L'origine déictique du genre féminin en indo-européen », *BSL* 106/1, 129-182.
- Pinault, Georges-Jean (2012). « Inédits de Ferdinand de Saussure, extraits de la correspondance avec Louis Havet en 1879 », *Cahiers Ferdinand de Saussure* 65, 173-214.
- Puhvel, Jaan (1984). « Western Indo-European affinities of Anatolian », in Dunkel, G. *et al.* (éd.), *Früh-, Mittel-, Spätindogermanisch*. Akten der IX. Fachtagung der Indogermanischen Gesellschaft (Zurich, Octobre 1992), Wiesbaden, Reichert Verlag, 315-324.
- Puhvel, Jaan (1991). *Hittite Etymological Dictionary*. Vol. 3: *Words beginning with H*, Berlin-New York, Mouton de Gruyter (Trends in Linguistics. Documentation 5).

- Rieken, Elisabeth (2005). « Neues zum Ursprung der anatolischen *i*-Mutation », *Historische Sprachforschung* 118, 48-74.
- Rieken, Elisabeth (2009). « Der Archaismus des Hethitischen: eine Bestandaufnahme », *Incontri Linguistici* 32, 37-52.
- Ringe, Don et Tandy Warnow, Ann Taylor (2002). « Indo-European and computational cladistics », *Transactions of the Philological Society* 100, p. 59-129.
- Saussure, Ferdinand de (1879). *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, Leipzig, Teubner.
- Sturtevant, Edgar H. (1926). « On the position of Hittite among the Indo-European languages », *Language* 2, 25-34.
- Sturtevant, Edgar H. (1933). « Archaism in Hittite », *Language* 9, 1-11.
- Szemerényi, Oswald (1973). « La théorie des laryngales de Saussure à Kuryłowicz et à Benveniste. Essai de réévaluation », *BSL* 68, p. 1-25.
- Watkins, Calvert (1969). *Indogermanische Grammatik*. III/1: *Geschichte der Indogermanischen Verbalflexion*, Heidelberg, Universitätsverlag Carl Winter.
- Winter, Werner (éd.), (1965). *Evidence for Laryngeals*, La Haye-Paris, Mouton (Janua Linguarum, Series Maior XI).
- Zeilfelder, Susanne (2001). *Archaismus und Ausgliederung. Studien zur sprachlichen Stellung des Hethitischen*, Heidelberg, Universitätsverlag Carl Winter.